

LES FOLIES DE LA RAISON

DE LA DÉ-SOLATION À L'INVENTION D'UN NÉO-SAVOIR DANS L'EXPÉRIENCE PSYCHOTIQUE

Géry Paternotte

« Vous êtes dans le champ où le principe de raison suffisante soutient tout. Et ce n'est certes pas facile de vous faire concevoir ce qui se passe là où les choses sont autrement. »

Lacan, D'un Autre à l'autre, 4 juin 1969

On a coutume de signaler, depuis Freud et sa conception de la paranoïa comme système philosophique déformé, une affinité élective entre savoir et psychose, ou, plus précisément une spécificité du savoir dans le champ clinique des psychoses. Ainsi, l'usage du terme de savoir paranoïaque ou de connaissance paranoïaque, désigne-il généralement un savoir, à la limite, moins caractérisé par une thématique de persécution ou par une distorsion au regard d'une réalité consensuelle, que par une force de conviction qui n'admettrait aucune forme de doute ou de relativisation. Un savoir, donc, comme perte de la réalité, persécuteur, mais aussi comme certitude.

À l'inverse, d'autres formes cliniques, également rangées dans la nosographie des psychoses, comme les schizophrénies ou certaines mélancolies, présentent des moments de perplexité abyssale quant aux possibilités d'un savoir fiable et universalisable, des moments de véritable sidération et d'apragmatisme conséquent. Un impossible savoir.

Par ailleurs, une égale perplexité peut, *a contrario*, résulter d'un défilé permanent et infini de significations, sans structure, hiérarchie, sélection ou vectorisation. On rencontre alors un sujet pour qui tout dans l'environnement fait signe, sujet se sentant l'objet d'une signification qui parcourt le monde et change à tout moment. Un trop de savoir, sans « manque-à-savoir », subi, pour le sujet, en position objectale.

Face à ces phénomènes, certaines approches psychiatriques anciennes, comme contemporaines, postulent une origine déficitaire des dites schizophrénies quant aux capacités de perception. On insiste alors généralement sur un défaut de traitement des informations, fruit d'un dysfonctionnement neurologique, défaut manifeste tant au niveau des perceptions exogènes (hallucinations), qu'endogènes (souvenirs, associations, ...), mais aussi, secondairement, des constructions hypothético-déductives (délire).

Lacan, dès sa *Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* (Écrits, 1966), s'opposait à cette antériorité constituante du *percipiens* sur le *perceptum* et proposait, dans un prolongement de l'hypothèse freudienne du délire comme tentative de guérison, une dynamique langagière à l'œuvre dans la construction d'un savoir-réponse au réel, tant psychotique que névrotique, les problématisant et les différenciant. En clair, « la production du savoir en tant que savoir se distingue d'être moyen de production et pas seulement travail, de la vérité. Ce que produit le savoir, c'est cela que je désigne sous le nom d'objet *a*, (...) l'objet *a* comme cause substituée à ce qu'il en est radicalement de la faille du sujet ».

Il est intéressant, en effet, de pouvoir renverser l'hypothèse naïve d'une réalité positive première, secondairement corrompue dans sa réception par certains individus mal outillés. Pour formuler ainsi l'hypothèse d'une réalité toujours construite, sur fond de manque, face au réel, à travers un prisme langagier sélectif et génératif. Ce prisme, ayant ses propres règles et contraintes, oblige chacun à des mesures de travail plus ou moins importantes, plus ou moins originales, plus ou moins réussies, dans cette construction de réalité. Cela conduit à une appréhension dite continuitiste (même superstructure langagière) et néanmoins différentielle (solutions différentes) des structures névrotique, psychotique et perverse quant à la question de la production d'un savoir. « (...) le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, nous dit Lacan, mais du ressort de ce qui s'y substitue ».

Il s'agit donc là de questions qui ne touchent pas seulement à des pré-occupations cliniques ou descriptives restreintes.

En effet, si des observations de la psychanalyse, il est possible de tirer quelque conclusion sur la nature des expériences psychotiques, elles offrent également un éclairage sur la nature du savoir humain en général. Les symptômes psychotiques, certes extravagants, sont souvent d'une rigueur sans pareil. Ainsi, ils présentent « à ciel ouvert » certaines virtualités du système signifiant. Or, ce système est nécessaire à l'expression, comme à la conception de tout savoir, même le plus épuré – l'écriture algébrique –, ou le plus psychomoteur – le corps de l'être parlant est un corps représenté.

Ces observations peuvent également permettre, de lever ou de formuler sous un autre jour que celui de la philosophie ou de la psychologie, certaines interrogations classiques.

En effet, la psychose décompensée représentant le paradigme moderne de la folie, le philosophe s'interroge sur la validité à accorder aux assertions d'un sujet en ayant présenté des symptômes pathognomoniques (Rousseau, Althusser, Newton, Cantor, ...) ? Raison et folie ne forment-elles pas un couple d'assignation contraire ? Y aurait-il des raisons de la folie, à côté de la folie, dans la folie ?

Descartes, dans sa célèbre première *Méditation métaphysique*, soutient que le fou n'a rien à nous apprendre sur l'établissement du savoir, sauf à servir de contre-exemple, à indiquer les pièges de la pensée et des sens. On connaît le débat qui vit s'affronter lectures foucauldienne et derridienne de cette première méditation. Ce débat portait sur l'argument de la folie, exclue radicalement comme péril maintenu à l'extérieur de la raison, selon Foucault ; potentialité interne permanente et déterminante de la raison humaine, selon Derrida. La psychanalyse n'y apporte pas de réponse en ces termes, mais opère un déplacement de la question à travers l'observation d'une localisation de la jouissance.

Dans un autre registre, il est particulièrement significatif de signaler la perplexité de divers psychologues, prenant en charge des sujets issus d'une immigration récente, face à l'étrangeté radicale de discours dont il leur est difficile de pouvoir trancher entre une origine culturelle ou psychopathologique. Telle croyance « magique » relève-t-elle du délire psychotique ou de l'appartenance à une somme de représentations culturelles non-occidentales ? Le savoir fou est-il simplement le savoir autre ?

Apparition n'est pas hallucination. Ne pas pouvoir distinguer délire et discours culturel nous montre combien, ce dont il s'agit, ce n'est pas de la vraisemblance d'un savoir, mais de la position subjective qui le soutient ou qui s'en soutient. Tout le monde délire, déclare Lacan dans la lignée de Freud, mais « n'est pas fou qui veut ».

Nous verrons qu'un point de vue dynamique et temporel, porté sur les phénomènes psychotiques, doit permettre de situer les différentes positions quant au savoir, présentées ci-dessus, comme autant de moments logiques de ce procès. Le délire psychotique tente en effet une mise en lien, en même temps qu'une distinction, des registres R-S-I. Il œuvre à circonscrire son propre champ, épargnant différemment, en fonction de son destin, l'usage des diverses catégories de savoir chez un sujet.

Un s'avoir nommé désir

Il est certainement bien des catégories de savoir, qui vont des gestes précis de l'artisan au socle sur lequel le musicien se base pour participer à une improvisation collective, en passant par les concepts formels ou historiques d'une discipline scientifique. Toutes se construisent sur la sélection de gestes, de variables, de gammes, de densité, c'est-à-dire sur le retranchement d'une partie d'un tout possible et informe. Un savoir est donc un réductionnisme nécessaire, inscrivant un manque logique, aussi bien confronté que basé sur un impossible. C'est une suppléance où vraisemblance et pragmatisme sont mis en équation. Ce pourrait être même le Credo de notre culture techno-scientifique : ce qui est vrai, c'est ce qui marche, ce qui fonctionne.

Bien évidemment, le savoir que nous rencontrons avec nos patients est un savoir qui ne se paie que de mots. Ces mots, dans leur matérialité de signifiants, d'être représentants, opèrent de structure cette castration, cette éjection de réel, cette restriction de jouissance de la chose, de l'objet donc toujours perdu. Qu'il y ait néanmoins une forme de consistance, de sens, de l'Un, dans cet Autre langagier que nous utilisons, il s'agit toutefois d'y croire suffisamment, de le supposer, à défaut de le croire. Cette supposition, en forme de théorie inconsciente sur ce défaut de jouissance et sur les objets à même d'y suppléer, c'est le fantasme qui peut donc s'écrire :

$$\mathcal{S} \diamond a$$

\mathcal{S} = le sujet divisé

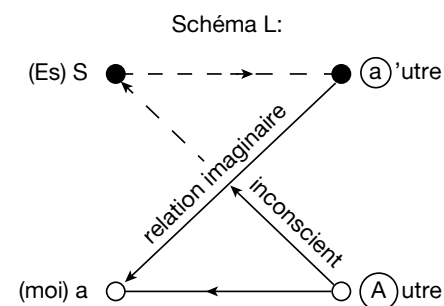
\diamond = ce que l'on pourrait appeler une conjonction disjonctive où s'actualise aliénation et séparation

a = l'objet cause du désir

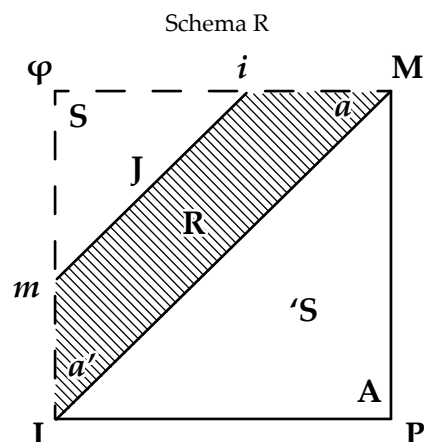
Ce qui nous rappelle, avec Freud, que le plus formel des savoirs n'est, chez un sujet, jamais dispensé d'un parasitage nécessaire de la jouis-

sance. Par ailleurs, un sujet peut tout aussi bien occuper la place d'objet d'un savoir de l'autre (oscillation entre les deux places du fantasme \mathcal{S} et a). Le parlêtre se distingue de poser dans l'Autre la question de son existence et de sa signification. Savoir, c'est aussi, en partie, s'avoir... un signifiant maître.

Or, ce signifiant (S_1) devenant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant (S_2), n'a aucune valeur en soi. Il appelle donc forcément, pour sa définition, ces autres signifiants (S_2). Ainsi, s'établit une chaîne $S_1 \rightarrow S_2$. Le sujet (S) recevant place et définition dans l'Autre (A) à partir d'éléments finis.



Certains signifiants se distinguent d'organiser ce système suppléant à une jouissance, sinon infinie : le phallus, le Père (ou plutôt signifiant du Nom-du-Père). Ils assurent une seconde symbolisation qui confère un point d'accrochage au sujet dans cet Autre, qui évite d'en faire l'otage d'un glissement sémantique permanent, otage d'une errance hors-sens, à l'abri également d'une aliénation fixe et massive, sans séparation. S'inscrit alors, grâce à ces signifiants, une jouissance dite phallique. Nous les retrouvons inscrits dans le schéma R « qui représente les lignes de conditionnement du perceptum, autrement dit de l'objet, en tant que ces lignes circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre ». Ainsi, la signification du Sujet S , sous le signifiant du phallus, retentit sur le soutien du champ de la réalité, délimité par le quadrangle MimI, grâce au redoublement de l'Autre par le Nom du Père (P). Ce qui amène Lacan à formuler que « le désir est l'essence de la réalité ». Face à l'Autre, représenté initialement par M, le Nom-du-Père offre au sujet la possibilité d'une mise en corrélation du phallus et du désir de l'Autre, c'est-à-dire qu'il permet de donner une réponse à cette énigme du désir de l'Autre. Vrai ou fausse, cette réponse constitue la réalité du sujet, le tempérament de son angoisse, le début de ses ennuis.



I = Idéal du moi

M = le signifiant de l'objet primordial, premier Autre comme trésor des signifiants

m = le moi

i = l'image

P = la position en A du Nom-du-Père, deuxième Autre comme lieu de la loi

Du fantasme ou du délire

Face à l'universel de la condition de parlêtre et des lois du langage précitées, diverses mises en place subjectives sont possibles.

Affirmer la psychose comme structure clinique (irréductible au recensement des seuls symptômes et comportements observables), c'est insister sur la répartition des positions subjectives comme autant de modalités inconscientes de dire non à cette castration – le psychotique la forclot, le pervers la dément, le névrosé la refoule. Rappelons-nous avec Lacan que « La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage ».

C'est dans *La Perte de réalité dans la névrose et la psychose*, que Freud repère donc cet impossible trans-structural d'une réalité indemne de tout tamponnage par le désir. Dans la névrose, il y a néanmoins réalité et « la possibilité en est donnée par l'existence d'un monde fantasmatique ». Le fantasme ouvre donc une fenêtre à une réalité psychique, fixant l'ordre du vraisemblable.

Freud avait déjà avancé, dans *Pour introduire le Narcissisme*, sur une

voie, parallèle à la logique fantasmatique, qui nous offre une perspective non seulement dans l'appréhension des psychoses, mais aussi dans leur clinique.

Je cite : « L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi abandonné dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le fantasme (...). Il en va tout autrement pour le paraphrène. Il semble que ce malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsqu'ensuite cette substitution se produit, elle semble être secondaire, et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet ». Il s'agit du délire.

On peut donc retenir de ces avancées freudiennes que la perte de réalité, chez le sujet psychotique, ne peut être couverte par le fantasme, c'est-à-dire trouver à raccrocher S_1 dans l'Autre, donc à S_2 . Ce signifiant S_1 se trouve extrait du symbolique et reviendra dès lors dans le réel. Le réel parle au travers du perceptum halluciné, chargé de jouissance envahissante, c'est-à-dire d'angoisse, déclenchant une prolifération imaginaire, tentant de border ce gouffre ouvert par la mise en continuité du réel et du symbolique. Un signifiant tout seul, c'est bien la définition du Réel. Le Réel est réel de ne renvoyer qu'à lui-même.

Telle Caroline, à qui aucun signifiant tiers n'a permis de trouver de réponse métaphorique au mode de présence, vécu comme envahissant, menaçant et énigmatique d'une grand-mère, aujourd'hui décédée. Celle-ci fait retour dans le visage d'une vieille dame rencontrée dans la rue. Caroline y reconnaît le rictus grimaçant et énigmatique de sa grand-mère sur son lit de mort. Elle insulte puis assène un coup à la vieille dame et regagne son appartement dans un état de confusion avancé. C'est alors que se met en place un délire qui verra s'organiser un univers de vieilles femmes, les Jasmines, complotant contre Caroline, communiquant entre elles et avec celle-ci par ce qu'elle appelle « télékinésie ». Rapidement, un système de défense se met en place, via d'autres agents « télékinésieurs » bienveillants, vivant dans son proche voisinage et lui reconnaissant une place exceptionnelle au sein de ses contemporains, d'où leur dévouement. Elle vit ainsi dans une relative stabilisation durant quelques années, protégée imaginativement par ses voisins. À l'occasion d'un déménagement forcé, elle perd ces protecteurs, affirme que sa mère rentre par effraction dans son nouvel appartement et finit par agresser physiquement sa nouvelle voisine, la vieille dame qui occupe l'appartement de l'étage inférieur.

A donc répondu à ce retour dans le Réel d'un signifiant hors chaîne (symbolique) et sans signification offerte (imaginaire), un travail délirant, en lieu et place du fantasme, comme un essai de reconstruction imaginaire qui tente de réaménager une place tenable dans ou hors l'Autre. Cette tentative reste conditionnée toutefois par des variables de l'environnement, comme ce déménagement. Le sujet n'est, à ce titre, pas à l'abri d'une nouvelle décompensation.

L'exemple de l'hallucination verbale comme injonction au savoir

Mieux encore que l'hallucination visuelle, l'hallucination auditive, que Lacan préfère nommer hallucination verbale en raison de son matériel signifiant, illustre parfaitement, ce phénomène de réel-isation du symbolique, transformant le sujet décompensé en esclave d'un savoir à construire. Dans la *Question préliminaire*, il distingue deux formes principales d'hallucinations verbales :

- Phénomène de code : Le sujet entend un néologisme concentrant sur lui seul toute signification, mais sous une forme énigmatique qui hypostasie le sujet dans une insaisissable position d'objet *a* de l'Autre – ex : « Truie » dans la *Question préliminaire*. On peut parler de néologisme, même dans les cas de mots bien connus de la langue, de par leur usage à nouveau frais, non relatif à une tradition, absolutiste. Bien des sujets reçoivent ainsi des injures, des chiffres, des féminisations de leur nom.
- Phénomène sur le message : il s'agit de messages interrompus, limités au premier signifiant (S_1) – ex : « Tu es celui qui... » du séminaire III, charge au sujet de construire le second signifiant (S_2), auquel (S_1) pourra renvoyer.

Pourquoi cela ? Parce qu'à partir du moment où il y a carence de l'Autre à offrir ce signifiant (S_2), comme dans ces deux exemples du code et du message, ce signifiant (S_1) de l'hallucination, isolé, réduit au statut de lettre, ne représente plus le sujet pour un autre signifiant (S_2), mais fait signe, c'est-à-dire qu'il représente quelque chose pour quelqu'un, transformant le sujet en la chose, en l'objet de l'Autre, de sa jouissance opaque. Or, il y a urgence inconditionnelle pour le sujet à se protéger de cette jouissance non phallicisée – c'est-à-dire non endiguée par le régime de la métaphore – qui l'envahit. Cette jouissance, c'est celle de l'angoisse dans sa forme la plus ravageante. Le champ du fantasme, de la réalité, absent, n'offre plus aucune mise à l'abri au sujet dans son rapport au Réel.

On saisit donc parfaitement, à partir de l'hallucination verbale, la fonction vitale du délire pour le sujet. Ce tenant lieu de fantasme aura pour fonction de fabriquer un savoir inédit – S_2 est précisément appelé par Lacan « savoir » – afin d'assurer son ek-sistence de sujet, en colmatant ce défaut dans l'Autre, en remettant en circulation ce (S_1) avec un/des (S_2) – souvent plusieurs qui ne tiennent pas dans la schizophrénie, contre un solide dans la paranoïa « accomplie ». Ce qui, dans un premier temps, fait énigme pour le sujet, c'est l'absence de signification phallique, rapportée au désir de l'Autre. Plus il y a eu absence de signification, plus le savoir qui viendra la colmater sera élevé à la puissance deuxième, comme le dit Lacan. Une certitude donc qui définit son être.

Le martyr du savoir

Cette transformation de la lettre en signifiant peut se faire au prix de constructions les plus inattendues ou les plus complexes. Le sujet va tenir à ces constructions comme à des vérités absolues, car sans elles, il se trouverait sans recours d'aucun discours qui le protège de ce réel. Le délire restaure son ek-sistence du sujet par rapport à l'être objet, dans un ersatz de $\$ \diamond a$ qui permet une oscillation d'un côté à l'autre du poinçon.

La fonction de ce néo-savoir explique son caractère indubitable, absolument irréfutable par un quelconque argument logique ou par quelque expérience contradictoire. Bien plus, on pourrait dire que le psychotique est à ce savoir, ce que l'hystérique est au désir de l'Autre, son missionnaire, son martyr. C'est bien ce dont témoignent nombre de sujets psychotiques, lorsqu'ils viennent nous parler : ils tentent de répandre et de défendre un savoir, rejeté, devenant, de ce fait, victime d'un ostracisme généralisé. Tel Simon : « Par rapport à la centrale nucléaire au Japon dont j'avais peur il y a quelques mois, je me disais bien qu'il existait des risques. Même si je le disais, tout le monde s'en foutait. Je ne serais pas qualifié pour le dire, alors on cherchait à me faire taire, à me nuire. Pourtant, plus jeune, j'ai eu la perception des attentats du 11 septembre et idem. Je ne peux rien faire à l'insu des gens (...). J'ai été hospitalisé parce que je n'arrivais pas à prouver que je n'étais pas la réincarnation d'Hitler... je suis la réincarnation positive d'Hitler, parce qu'ils ont toujours besoin d'un Hitler. Je crois avoir écrit la Bible, ce qui fait qu'on me prend pour Jésus. On finira par me crucifier ». Nombre de cures de sujets psychotiques consistent, dans un premier temps qui peut durer longtemps, en un appel à témoin de cet ostracisme et de la valeur inestimable du néo-savoir.

Le savoir du sujet psychotique, quels que soient ses raffinements scientifiques ou mystiques, est toujours et avant tout un savoir qui le concerne absolument, presque uniquement, puisqu'il s'agit d'un travail assurant son extraction de la massification dans l'Autre. Ceci distingue ce savoir tant de la pensée sauvage ou magique des peuples non-occidentaux, que de notre conception post-popperienne de la science comme universalisable et indépendante de son sujet d'énonciation. La psychiatrie classique a isolé ce phénomène sous le terme de « signification personnelle ».

Un savoir original

Si le psychotique ne peut se garantir du prêt-à-penser névrotique, de la vraisemblance formelle du fantasme, il est donc mis en demeure de fabriquer une pensée véritablement singulière. Il impose sa loi à l'Autre – pour s'en protéger – inversant le sens habituel de la mise en place de la loi, il domestique l'Autre, contrairement au névrosé pour qui « ... le siège reste de cet Autre, cet Autre en tant qu'il situe ce champ unifiant, unifié qui a un nom pour ceux qui pensent, appelons-le, si vous le voulez, le principe de raison suffisante ». On pourrait dire que, au sein du schéma R, M se trouve redoublé en A, mais par un autre P. D'où le pluriel que Lacan va apposer, dans la dernière partie de son enseignement aux « noms du Père ». Cette référence Autre, finalement plurielle, soutenant, dans sa topologie borroméenne, la distinction, en même temps que l'articulation, des registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Le moment premier du déclenchement psychotique est représenté, quant à lui, par une mise en continuité des boucles, une déspecification des trois registres.

À ce titre, si le sujet peut se perdre dans les méandres d'une pensées rigoureuse certes, mais souvent trop rigide, voire abyssale dans ses prétentions globalisantes, il peut aussi coloniser de nouveaux champs de réflexion ou de nouvelles logiques. Il pourrait ainsi avoir une plus évidente aptitude à penser en dehors du cadre de la vraisemblance anticipée, à provoquer des sauts épistémologiques ou esthétiques inédits, même si, du même coup, rarement communicables, ni « négociables ».

Circonscription

Autre caractéristique du savoir psychotique, il opère comme une tentative de localisation de la jouissance envahissante. Le délire, d'abord toujours fortement hégémonique, effectue un travail de circonscription sélective de ses éléments, idéalement de plus en plus discrets et

articulables. On pourrait le comparer au tempérament, au sens musical du terme. C'est le cas du processus que traverse Schreber, décrit par Freud, vers une paraphrénisation progressive, qui lui permettra de retrouver une vie non hospitalière, en défendant lui-même, et avec les arguments juridiques les plus sérieux, la requête de son émancipation de la psychiatrie asilaire. Toutes les trajectoires ne trouvent pas une issue aussi favorable que celle de Schreber. Néanmoins, on est en droit d'observer que les neuroleptiques aujourd'hui largement prescrits, ne sont pas nécessairement les seuls ressorts possibles d'une stabilisation symptomatique dans le comportement et dans le discours. La métaphore délirante, le recours à un idéal fondateur, la constitution d'une œuvre, la présence d'un autre à la consistance imaginaire solide (un proche, un psychanalyste, une institution,...) contribuent également à une localisation plus discrète de la jouissance. On saisit d'ailleurs que l'administration massive de neuroleptiques et la constitution d'une métaphore délirante peuvent être, en partie, concurrentielles. Les périodes dites de récompensation, courtes ou durables, participent généralement ainsi d'un endigage des caractéristiques du savoir psychotique à un thème délirant plus restreint, épargnant d'autres champs du savoir, depuis ceux pragmatiques des gestes quotidiens jusqu'aux savoirs plus formels.

En guise de conclusion

Une appréhension des psychoses, renouvelée par Freud, puis Lacan, nous pousse à considérer le sujet psychotique, non comme un être déficitaire, en discordance avec une réalité naturelle et première, mais comme un sujet assurant son ek-sistence dans le bricolage rigoureux d'un néo-savoir original. Hors des rails du quadrangle de la réalité, il invente une réponse inédite à l'irruption d'un réel, en dehors de la solution du plus grand nombre, confiée à l'instance paternelle. Ce savoir s'échafaude au cours d'un processus allant de la désolation que provoque, par son interruption de tout discours, l'hallucination, à une invention à laquelle il tiendra inconditionnellement et qui le concernera fondamentalement. Dans certains cas, cette invention, finalement intenable, se verra remplacée par d'autres inventions, au pire par des passages à l'acte assurant une fonction d'extraction du sujet de sa position d'objet dans l'Autre. Le sujet psychotique connaît ce privilège inconfortable de l'unification de registres habituellement distincts, ceux du savoir – universel – et de la vérité – subjective. Dans les meilleurs cas, le délire évoluera vers une circonscription de son emprise à quelques éléments discrets, laissant intègres les capacités du sujet à évoluer dans

de nombreux champs du savoir et dans une relative pragmatique de la vie quotidienne. Dans certains cas exceptionnels, on peut supposer que ce néo-savoir permettra au sujet d'élaborer des sauts épistémologiques, mystiques ou esthétiques, partageables avec ses contemporains.